

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 543
Canada



LE MENESTREL.

PARTIE LITTERAIRE.

VOL. II. QUEBEC, 31 OCTOBRE, 1844. No. 20.

SOMMAIRE :—LE CHANT DU DEPART, (Poésie); LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE, (Suite).

Poesie.

LE CHANT DU DEPART,

HYMNE DE GUERRE.

Un représentant du peuple.

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière ;
La liberté guide nos pas ;
Et, du nord au midi, la trompette guerrière,
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance ;
Tyrans, descendez au cercueil !
La république nous appelle ;
Sachons vaincre ou sachons périr ;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle, un Français doit mourir.

Chant des guerriers.

La république, etc.
Une mère de famille.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes ;
Esin de nous de lâches douleurs !
Nous devons triompher, quand vous prenez les armes ;
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous ;
Tous vos jours sont à la patrie ;
Elle est votre mère avant nous.

Chœur des mères de famille.

La république, etc.

Deux vieillards.

Que le fer paternel arme la main des braves ;
Songez à nous aux champs de Mars ;
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards ;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.
Chœur des vieillards.

La république, etc.

Un enfant.

De Baras, de Viala le sort nous fait envie ;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu ;
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie ;
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes ;
Guidez-nous contre les tyrans ;
Les républicains sont des hommes ;
Les esclaves sont des enfants.

Chœur des enfants.

La république, etc.

Une épouse.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes ;
Partez, modèles des guerriers ;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes ;
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

Chœur des épouses.

La république, etc.

Une jeune fille.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
 Ignorons les aimables nœuds,
 Si pour s'unir un jour à notre destinée,
 Les citoyens forment des vœux,
 Qu'ils reviennent dans nos murailles,
 Beaux de gloire et de liberté,
 Et que leur sang, dans les batailles,
 Ait coulé pour l'égalité.

Chœur de jeunes filles.

La république, etc.

Trois guerriers.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
 A nos épouses, à nos sœurs,
 A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
 D'anéantir les oppresseurs.
 En tous lieux, dans la nuit profonde
 Plongeant l'infâme royauté,
 Les Français donneront au monde,
 Et la paix et la liberté.

Chœur général.

La république nous appelle,
 Sachons vaincre ou sachons périr ;
 Un Français doit vivre pour elle,
 Pour elle un Français doit mourir !

M. J. CHENIER.

LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE.

EPISODE DE LA GUERRE DES ANTILLES EN 1809.

(Suite.)

III. — LA CASE DU VIEUX NEGRE.

Kerguelen arriva sous le petit mur qui servait de clôture au jardin, et l'ayant enjambé, pénétra à travers les tamarins et les lauriers roses, jusqu'à quelque distance d'une fenêtre entr'ouverte. Familier avec les êtres de la maison dans laquelle M. de Prée avait daigné l'accueillir autrefois avec une hospitalité plus fastueuse qu'amicale, le lieutenant savait que cette fenêtre était celle de la chambre de Céline. Un homme y était debout, le dos tourné à la croisée, et une femme assise au pied d'un lit dont on pouvait distinguer la moustiquaire de gaze blanche. L'homme était M. de Prée ; la femme était Zaza. Elle tourna par hasard les yeux vers le jardin et y aperçut Kerguelen qui

épiait son regard ; il lui fit signe de venir : en effet, quelques instants après elle se leva, parut sur les degrés et s'enfonça furtivement sous les arbres du jardin. Kerguelen la suivit, et lorsqu'elle se fut arrêtée dans un lieu couvert, il lui saisit le bras avec une émotion si vive qu'il ne put d'abord articuler que des mots entrecoupés ; Zaza, blême et les yeux rouges, essayait ses larmes qui recommençaient à couler ; elle lui dit en soupirant :

— Elle n'est pas morte, monsieur, mais elle n'en vaut guère mieux.

— A-t-elle repris connaissance ? parle-t-elle ?

— Oui, elle m'a demandé où vous étiez ; je lui ai dit que vous étiez à bord de votre bâtiment.

— Et puis, Zaza ?

— Eh bien ! alors elle a fermé les yeux, et depuis elle ne les a plus rouverts. Mais je vous en prie, cher monsieur, ne restez pas ici plus longtemps ; si monsieur vous apercevait...

— Mais, au nom du ciel, y a-t-il quelque espérance ?

— M. Fortin prétend qu'il ne peut encore rien assurer. C'est un bon médecin quoiqu'il ne croie pas aux remèdes de Jean-Pierre ; pourtant j'ai bien peur qu'il n'entende rien à panser une pique de serpent ; mais sauvez-vous, j'entends la voix de monsieur. Trouvez-vous ce soir à la case de Zamba, j'irai vous dire ce qu'aura décidé le médecin et si nous pouvons espérer de conserver mamzelle. Sauvez-vous bien vite !

La voix de M. de Prée retentit, appelant la mulâtresse, qui s'échappa en courant. Kerguelen, un peu soulagé, redescendit l'allée, que cette fois il retrouva sans difficulté, traversa le chemin et la petite savane, puis arriva devant la hutte du vieux nègre malingre. Zamba était exactement dans la même attitude où le lieutenant l'avait trouvé la veille, assis devant la porte et chauffant au soleil ses jambes enflées. Dès qu'il aperçut l'officier, un sourire de satisfaction éclaira sa physionomie stupide :

— Ah ! maître pas parti !... moi content, ... bonne maîtresse moi marié z'officier ?... li tini z'épaulettes d'or... moi trop content !

Cette joie imbécille rouvrit cruellement les blessures du jeune marin ; il lui sembla que la nature entière n'exprimait contre lui qu'une implacable ironie, et ne pouvant soutenir l'éclat de ce brillant soleil, la magnificence de cette terre éternellement joyeuse et parée, il entra

brusquement dans la lutte dont l'obscurité s'accordait mieux avec l'état de son âme. Il se jeta sur une natte, la même où sa maîtresse mourante avait été déposée, et s'y coucha la face contre terre. La nature épuisée l'emporta enfin sur l'agitation fiévreuse de l'esprit, et un sommeil léthargique vint engourdir en lui, pendant plusieurs heures, le sentiment de ses souffrances.

Quand Kerguelen se réveilla, il était soir : son âme se ressentait de la salutaire influence du repos, et ce fut avec une sensation de bien-être qu'il sortit de la case et aspira la fraîcheur balsamique de la brise. C'était l'heure, à laquelle la mulâtresse avait promis de venir ; il descendit jusqu'au chemin pour la découvrir de plus loin. Elle ne tarda pas à paraître, et sitôt qu'il l'aperçut entre les arbres, il courut à elle, en cherchant à deviner quelle heureuse ou fatale nouvelle elle avait à lui apprendre. Zaza, comme toutes les filles de sa race, était fort démonstrative. Cependant, rien en elle n'indiquait une douleur excessive ; le désordre seul de son madras négligemment ajusté, témoignait d'une préoccupation bien grande, puisqu'elle lui faisait oublier le soin de sa toilette. En abordant le jeune homme, elle hocha la tête d'un air mécontent.

— C'est un jour bien malheureux pour nous, dit-elle, que celui où mamzelle s'est avisée de vous aimer, car sans cette maudite idée, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Mais enfin, s'écria Kerguelen, espère-t-on la sauver ?

— Cela n'est pas encore bien sûr, reprit la maligne fille, d'un air incertain, comme si elle avait peur de donner une bonne nouvelle, il n'y a rien de décidé.

— Et le médecin que dit-il ?...

— Il pense qu'elle en réchappera ; mais ce sera tout de même un fameux miracle ; il n'a fallu rien moins que douze chapelets et les litanies de la vierge que j'ai récitées toute la nuit à côté d'elle.

Kerguelen soupira comme si sa poitrine était délivrée d'un poids étouffant, et ses yeux se levèrent au ciel pleins de reconnaissance.

— Il n'y a pas trop de quoi vous rejouir, reprit Zaza avec aigreur ; le médecin a dit comme ça, qu'elle n'était pas encore hors d'affaire, et que si elle sauvait sa jambe, mamzelle pourrait bien rester boiteuse toute sa vie. Si cela arrive, vous pourrez vous vanter que la plus jolie fille

de la Martinique s'est estropiée pour vous. C'est joli !

— Zaza, ne parlez pas ainsi, je vous en supplie : ignorez-vous donc le mal que vous me faites ? Ne savez-vous pas que si tout mon sang eût été nécessaire pour empêcher ce malheur, je l'aurais donné sans hésiter ?

— Je le crois, dit la mulâtresse d'un ton radouci, et sans cela vous seriez un fier ingrat, car la pauvre mamzelle vous aime, en vérité, comme il n'est pas permis d'aimer un homme.

— Vous a-t-elle parlé de moi ?

— Parler, elle ne le peut guère ; car son père ne quitte pas le bord de son lit : pourtant tout à l'heure, en lui donnant sa médecine, je lui ai dit : il est ici, à la case de Zamba, il n'est pas parti.

— Bien vrai ! a-t-elle dit ; et sait-il que je ne suis pas morte ?

— Pas encore.

— Eh bien ! va, me dit-elle, cours lui dire que je vivrai. Et quand je suis sortie, elle a souri si doucement, que j'ai bien vu que cela la soulagerait de savoir que je vous aurais parlé.

Kerguelen, à ces mots, fut saisi d'un transport d'autant plus vif que son accablement et son désespoir avaient été plus grands ; il serrait les mains de la mulâtresse et répétait sans cesse : Bonne Zaza !

— Mais, ajouta-t-elle, il ne faut pas songer à la revoir ; monsieur est toujours plus furieux que jamais. Sa colère augmente à mesure qu'il a moins peur de perdre sa fille, et à peine sera-t-elle sauvée que je suis sûre qu'il la voudra morte, en songeant à ce qu'elle a fait. Quand à vous, il a juré que s'il vous apercevait rôdant autour de la maison, il vous tirerait un coup de fusil, ni plus ni moins qu'à un pluvier ; ainsi tenez-vous pour averti.

Kerguelen se promenait à grands pas :

— Ma foi, dit-il brusquement, j'ai envie d'aller le trouver, ce sera plus tôt fini.

— Ne dites pas cela, monsieur Pierre, reprit la mulâtresse, c'est pour le coup que mamzelle en mourrait ; ce matin elle a cru entendre un coup de feu et elle s'est levée en sursaut ; elle n'a été tranquille que lorsqu'on lui a dit que c'était la roche qui barre le chemin d'en haut, qu'on avait fait sauter avec de la poudre.

Zaza partit après avoir promis au jeune homme de revenir le lendemain lui apporter des nouvelles de Céline. De son côté Ker-

Kerguelen observa religieusement la promesse qu'il avait faite de ne pas approcher de l'habitation de Prée durant le jour, et de se tenir, autant que possible, soigneusement caché. D'ailleurs, le départ subit de la frégate avait beaucoup contribué à calmer l'irritation du vieux colon ; il supposait naturellement que le lieutenant s'était éloigné avec son navire. Il ne fit donc aucune recherche dans les environs, et le jeune homme put demeurer avec sécurité dans l'asile que le hasard lui avait donné.

Le vieux Zamba, tout idiot et infirme qu'il était, avait cependant juste le degré d'intelligence et de force nécessaire pour subvenir à ses besoins journaliers. A côté de la case, il y avait un coin de terrain où croissaient des ignames, des couche-couches et un bananier, plantes précieuses, séculs nourrissantes et saines dont la Providence a doté les contrées tropicales à défaut du froment, et qui récompensent, par une production perpétuelle durant le cours de l'année, le travail facile de huit ou dix journées. Le vieux nègre n'avait qu'à allonger le bras, pour extraire du sol ou cueillir sur la branche son repas de chaque jour. Le matin, il se traînait, appuyé sur un bambou, jusqu'au bord d'une petite source voisine qui filtrait à travers les roches et les lichens, y cueillait des herbes, remplissait sa jarre qu'il rapportait en équilibre sur sa tête, souvent il y attrapait des crabes qu'au retour il montrait joyeusement à son hôte. Il allumait le feu à la façon des Caraïbes, avec deux morceaux de bois introduits l'un dans l'autre et roulés vivement entre les mains, puis l'attisait avec une feuille de balisier qui lui servait d'éventail. Son pot ébréché, que les nègres nomment *canari*, posait sur trois pierres et quand l'eau commençait à bouilloter, l'idiot, entraîné par une sympathie harmonique, se mettait à chanter, en chevrotant à l'unisson avec sa marmite.

Kerguelen contemplant avec une muette surprise cette végétation humaine, plus semblable à celle d'un polype qu'à la vie d'un être organisé. Le flambeau divin était évidemment éteint dans cette enveloppe abruti ; cette écorce rugueuse et ridée que l'âge et les infirmités calcinaient de plaques terreuses, comme si la poussière s'emparait déjà de sa proie, ne recélait plus que les vagues instincts de la brute. Le spectacle sans doute était humiliant pour l'orgueil de l'homme, mais le hasard donnait ici

un enseignement grave et philosophique au jeune homme dans la vigueur de l'âge et fier de son intelligence ; en voyant cet être délaissé, ce rebut des hommes se cramponner à la vie, et trouver encore dans les lueurs de sa raison et dans une protection providentielle, la force nécessaire pour prolonger son existence, il réfléchit et rougit d'avoir cédé à un lâche découragement. N'était-ce pas un déplorable perversissement des facultés que lui avait départies le ciel, que de les faire tourner à sa propre destruction, lorsqu'un ignoble crétin rongé par la maladie, ne cessait de lutter pour sa conservation ? L'être intelligent qui fuit dans la mort devant la misère, n'est-il pas plus méprisable que l'idiot qui s'efforce de vivre ? D'ailleurs, faut-il le dire ? la pensée de se tuer s'était éloignée du cœur de Kerguelen avec le danger qui menaçait sa maîtresse ; il ne lui eût certainement pas survécu, mais pouvait-il mourir lorsqu'elle revivait pour lui ? De douces larmes baignaient parfois sa paupière en songeant aux témoignages d'inaltérable constance que lui avait transmis la mulâtresse, et, malgré les obstacles, il conservait l'espérance vague de se réunir à elle. Ce qu'il y a de sublime dans la passion aux prises avec le malheur c'est cette élasticité de l'âme qui rebondit sous le poids du découragement, c'est cette vitalité du cœur où l'espérance circule sans cesse comme une sève introuvable, et qui renaît de ses propres ruines, semblable aux grands palmiers des montagnes sans cesse foudroyés, dont la cime élancée à chaque saison, du sein des palmes calcinées et mortes, de nouvelles flèches jeunes et verdoyantes.

Cependant il fallait prendre un parti : Kerguelen ne pouvait demeurer dans une situation aussi critique. ou d'un moment à l'autre il risquait d'être découvert. Mais que faire ? Aller au Fort-Royal se livrer à l'amiral Villaret-Joyeuse, pour être jugé en conseil de guerre, peut-être condamné comme déserteur, à coup sûr déshonoré ?... impossible ; s'embarquer et retourner en France était également impraticable. De tous côtés le jeune officier voyait sa carrière perdue pour lui ; partout la honte sans ressource ! car à cette époque de luttes héroïques, où le culte de l'épée avait remplacé toutes les croyances, il n'y avait plus qu'une vertu : la vertu militaire, qu'une gloire : celle du *champ d'honneur*, un Dieu : c'était l'empe-

reur ! Un ruban, une épaulette, suffisaient à l'ambition de toute une vie ; l'on n'avait plus qu'un but, celui de tuer ou de se faire tuer avec gloire, tant l'épidémie batailleuse souflée par Napoléon, avait enfiévré toutes les têtes !

Il ne restait à Kerguelen qu'une ressource bien hasardeuse ; c'était d'attendre, toujours caché, le retour de l'Amphitrite, si toutefois elle devait revenir, car les Anglais étaient de rudes joueurs sur mer ; ils accumulaient, à cette époque, de grandes forces navales dans les Indes, et ils tenaient surtout à s'emparer de la Martinique, cette clé du golfe du Mexique, dont la situation militaire importante était pour eux un objet de perpétuelle convoitise. Le lieutenant avait maintes fois éprouvé l'affection et le bon vouloir de son commandant, il les mettrait à l'épreuve. Cette espérance, quoique fort incertaine, était la seule qui lui fût permise ; le jeune homme l'accepta avec d'autant plus de facilité qu'elle lui permettait de prolonger son séjour auprès de Céline.

Deux jours s'écoulèrent sans que personne vint troubler la solitude où le lieutenant vivait avec le vieux nègre dans une fraternité si bizarre. Il se contentait d'une frugale nourriture et de quelques légumes bouillis que l'idiot lui préparait avec un zèle enfantin. Strictement enfermé durant le jour, il ne pouvait cependant s'empêcher la nuit d'errer aux environs. Il rôdait comme un loup, dans l'épaisseur des champs de cannes, cherchant à percer du regard les murs qu'il ne pouvait franchir, aspirant la senteur des pommes roses qui croissaient sous la fenêtre de sa bien-aimée ; suivant tristement de l'œil les colibris à la huppe de rubis, aux ailes d'émeraudes, qui bourdonnaient autour des magnolias ou disparaissaient dans le calice des hibiscus. Puis, lorsqu'il était las de tourner ainsi, le pauvre garçon allait s'asseoir à distance sur un rocher d'où il pouvait, à travers les arbres, découvrir les persiennes vertes de la fenêtre de Céline et la triste clarté qui veillait dans sa chambre.

Enfin, le soir du deuxième jour, la mulâtresse parut ; elle avait l'air plus mystérieux et l'humour plus hargneuse encore que de coutume. Kerguelen supporta avec résignation sa bourrasque de plaintes et de regrets inutiles, dans l'attente de quelque nouvelle favorable, mais à toutes ses questions, Zaza refusa obstinément de lui donner aucun détail. Cependant il sut que Céline s'inquiétait de la sûreté de son ami

et exigeait qu'il s'éloignât : mais avant cette séparation nécessaire elle désirait le voir une dernière fois. M. de Prée devait descendre le soir même à Saint-Pierre où l'appelait une affaire urgente, et Zaza profiterait de son absence pour introduire Kerguelen auprès de la malade. Le jeune homme accueillit cette nouvelle avec transport ; la mulâtresse repartit, et lorsque la nuit fut obscure, il se glissa le long de l'enclos du jardin, dont il trouva la porte entrouverte, et pénétra à travers les arbres jusqu'à la croisée du rez-de-chaussée, où Zaza l'attendait. Il souleva la persienne, escalada la fenêtre, et se trouva dans l'appartement de Céline.

Une seule bougie l'éclairait faiblement, et la verrine de cristal dépoli dont elle était entourée la garantissait à peine des bouffées de vent qui faisaient vaciller sa flamme. Kerguelen se sentit défaillir en contemplant le lit où gisait la jeune fille, qu'un moustiquaire enfermaient entre ses quatre parois de gaze, comme dans une tombe virginal ; il n'osait avancer, lorsqu'une voix faible, partie de cette couche douloureuse, lui dit d'approcher. Kerguelen se précipita à genoux à côté du lit, et fondit en larmes sans pouvoir articuler un mot. La jeune créole étendit la main et la posa doucement sur la tête de son ami.

— Ne vous désolez pas ainsi, Pierre, je suis bien maintenant, le danger est passé, la mort est peut-être loin encore.

Il leva la tête et regarda ce doux visage maigre et blêmi par la souffrance, ces yeux creux, ces lèvres décolorées ; il frissonna de tout ce qu'elle avait dû endurer de tourments.

— Céline, Céline ! comme vous avez souffert !

— C'est vrai, Dieu m'a mise à une cruelle épreuve. Oh ! oui, j'ai bien souffert ! la surtout, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur. Et vous, pauvre ami, quelle angoisse vous avez dû éprouver dans cette horrible nuit où vous m'avez crue morte ! quelle vie vous avez menée durant ces deux jours !

Oh ; tout est oublié, s'écria le jeune homme en saisissant la main qu'on lui abandonnait, vous voilà sauvée !

Céline secoua la tête d'un air de doute :

— Cela eût peut-être mieux valu autrement : si je reviens à la vie, ce ne sera que pour être malheureuse encore, et cette fois, c'est, je le sens, pour le reste de mes jours, j'ai eu toutes

les angoisses de la mort sans en avoir le bénéfice. — Est-ce donc quand je suis là que vous devez regretter la mort ? reprit Kerguelen avec un doux reproche. — Mon Dieu ! s'écria la jeune fille en joignant les mains, puisque nous sommes perdus à jamais l'un pour l'autre, à quoi sert de vivre ? — Que dites-vous là ? quelles cruelles paroles ! reprit Kerguelen d'une voix pénétrée. — Est-ce vous, qui espérez avec tant de confiance, vous qui ranimiez mon courage en me reprochant de céder trop vite à l'effroi, est-ce vous qui désespérez ainsi ! Quelle que soit l'obstination aveugle de votre père, l'avenir nous reste, nous sommes jeunes, et à des cœurs fermes comme les nôtres, la foi peut suffire en attendant des jours meilleurs. — Voilà ce que vous disiez, Céline ! Mais les tortures du corps ont affaibli l'âme ; votre énergie s'est épuisée à lutter contre la douleur ; l'état de faiblesse où vous êtes vous montre l'avenir sous des couleurs trop sombres. Reprenez courage, amie, fortifiez-vous avec la santé, la vigueur de l'âme, vous reviendra, et je vous retrouverai comme auparavant, forte et confiante, n'est-il pas vrai ? — La jeune fille attachait ses yeux noirs, brillants d'un lustre fébrile, sur les yeux de son amant, et recueillait avec une des paroles qui sortaient de sa bouche ; un sourire douloureux et résigné flotta un moment sur ses lèvres blémies. — Ne vous abusez pas, Pierre, reprit-elle, la souffrance n'a point abattu ma force ; la tendresse que j'ai pour vous ne s'est point en allée avec le sang que j'ai perdu. L'attente n'a rien qui me désespère, et la rigueur de mon père m'afflige sans m'effrayer. Le temps eût certainement fait de moi votre femme, ou je serais morte votre fiancée. Mais maintenant tout est changé. — Croyez-moi mon ami, c'est l'effet de la réflexion et d'une résolution bien arrêtée qui me fait parler ainsi ; soyez fort, soyez raisonnable à votre tour : renoncez à un amour qui vous est plus fatal encore qu'à moi, puisqu'il vous a fait compromettre votre existence, votre carrière, votre honneur pour une femme qui ne peut plus vous appartenir. — Kerguelen resta pétrifié et répéta lentement, comme s'il n'eût pas bien compris : — Est-ce que je rêve ? dit-il ; est-ce bien vous qui parlez ? Cet amour que rien ne de-

vait faire plier, a donc cédé à la violence, à l'importunité des persécutions ? Faible femme, dont l'amour est moins fort qu'un préjugé !... Cet horrible accident a donc bien bouleversé vos idées ? Mais je comprends, vous trouvez sans doute que votre dévouement vous a coûté assez cher ; c'est trop risquer sur un aussi pauvre enjeu que l'attachement d'un homme tel que moi. D'ailleurs, il ne faut pas aller contre la volonté du ciel ; c'est peut-être lui qui a suscité ce monstre contre vous, comme un avertissement terrible. Vous êtes devenue bien ingénieuse à deviner les décrets de la Providence et bien prompte à vous y soumettre ! car enfin c'est bien votre volonté que vous exprimez ici. — C'est celle de la destinée, comme vous le disiez tout à l'heure, interrompit Céline tristement ; vous êtes injuste envers moi ; vous regretterez bientôt les paroles que vous venez de dire, et pourtant il faut vous résigner, mon ami. — Mais qu'exigez-vous donc, mon Dieu ! — Il faut partir sur le champ, et ne nous revoir que le plus tard possible ; jamais ! oui, jamais vaudrait mieux. Ne vous désolez pas, Pierre ; voyez, je suis calme... et pourtant je crois que j'en mourrai. — Il vous est facile d'être calme, répondit le lieutenant en se levant avec un accent d'amertume profonde ; mais au moins apprenez-moi le motif de ce changement subit. — Quand je vous l'apprendrais, cela ne changerait rien à la fatale nécessité qui nous sépare. — Croyez-moi, si je me résigne à un tel sacrifice, c'est que je le regarde comme une obligation impérieuse. Ne m'en demandez pas davantage. — Céline, vous me rendez fou !... Est-ce un jeu, une effroyable plaisanterie !... Vous plaisez-vous à me torturer par une épreuve que vous devez savoir inutile... Non ! Vous dites non ! Mais expliquez-vous, au nom du ciel ! — Vous le voulez absolument ? Il faut bien vous le dire, quelque horreur que j'éprouve à faire un pareil aveu, Sachez donc... mon Dieu, que je suis donc malheureuse ! — La pauvre enfant joignit les mains dans une angoisse indicible et fondit en larmes. Elle reprit d'une voix plus ferme : — Pierre, mon père est descendu à la ville chercher un chirurgien, et dans une heure on va me couper la jambe.

— Ah ! grand Dieu ! s'écria le jeune homme, quoi, n'est-il donc plus aucun remède... Et c'est moi, oui, c'est moi qui suis la cause de ce malheur ! Misérable que je suis ! et il tomba à genoux au pied du lit, se cachant le visage dans la couverture.

— Voilà ce que je voulais éviter, Pierre, vous n'avez pas voulu. Allons, soyez calme, puisque c'est irréparable... Oui, continua la jeune fille avec un douloureux sourire, nous ne valserons plus ensemble aux bals de la Comédie, nous ne pourrons plus courir et grimper sur le piton vert pour y cueillir des caïques ; c'est fini, je ne serai bientôt plus qu'une pauvre invalide !

Et c'est pour cela que vous voulez que je renonce à vous ? C'est cet obstacle insurmontable contre lequel mon amour doit se briser ? Mais, quelle affreuse idée, avez-vous donc de mon cœur, Céline ?

— Mon ami, écoutez-moi ; j'ai réfléchi à tout ce que vous pourriez me dire, je le sais d'avance, et ma résolution est inébranlable. Nous sommes tous deux bien jeunes encore, et, avec le temps, la privation d'un membre, d'une jambe surtout, devient un inconvénient bien plus grave que vous ne le supposez aujourd'hui, dans l'oubli de la passion. J'étais belle, je le sais, on me l'a tant dit ! Je sais aussi que, dès ce moment, je ne le suis plus ; il n'y a pas de beauté, de grâce qui puisse lutter avec avantage contre une jambe de bois ; car j'aurai une jambe de bois, mon ami, il faut bien s'y résigner. Songez quel martyre de tous les instants, ce serait dans notre vie ! On est lourd, maladroit, incapable de mille choses ; les bals, le cheval, le monde, la toilette, je cesserai de vous plaire autant ; et comment le pourrai-je, dépouillée de tous les charmes par lesquels les autres femmes peuvent vous séduire ? Je vous aime trop, Pierre, pour ne pas être extrêmement jalouse ; le jour où je m'apercevrai que vous n'êtes plus le même pour moi, sera le plus affreux de ma vie, et alors, combien regretterai-je ma faiblesse, ma lâcheté, qui auront abusé de votre généreuse tendresse pour lier, éternellement à vous, jeune et dispos, un corps mutilé, un débris humain dont le tombeau a déjà pris la moitié ! Non, mon ami, point de tardifs repentirs ; moi-même je souffrirai trop, je le sens, de me montrer en cet état à vos yeux. C'est une douleur que vous m'éviterez, n'est-ce pas ? Je

vous rends vos serments, partez, Pierre, oui maintenant, embrassez-moi, et adieu !

— Mais c'est de la démence ! s'écria le jeune homme désespéré, c'est à dire que si un boulet m'avait emporté la cuisse, vous me re-

jetteriez !

— Vous autres hommes, dit la créole, les grâces du corps ne vous sont pas nécessaires, comme aux femmes. La beauté morale l'emporte à nos yeux ; mais pour vous charmer, et surtout pour vous garder, il faut être belle !

— Absurde paradoxe ! répéta Kerguelen, fol orgueil de votre sexe qui croit aimer mieux que nous et qui n'écoute que les conseils d'une imagination faussement exaltée, au lieu de suivre les simples inspirations du cœur !

L'officier s'efforça vainement par cent arguments tirés de la passion, par les serments, les plus tendres, les reproches les plus amers, de faire revenir l'obstinée jeune personne de sa singulière résolution ; tout fut inutile !

— Je ne me marierai jamais, Pierre, lui disait-elle, je n'aimerai jamais que vous et je garderai là, dans mon cœur, le souvenir de notre amour comme l'unique pensée de ma vie ; mais aujourd'hui la passion vous aveugle et c'est à moi d'être prévoyante pour tous les deux. Le temps seul peut chasser de mon esprit le terreur qui le domine. Quand nous serons vieux, mon ami, si vous pensez encore à la pauvre estropiée que vous avez connue au fond des mornes de la Martinique, revenez la voir, et si votre cœur conserve encore quelques-uns des sentiments qui l'animent maintenant... eh bien, nous verrons !

— Vous raillez cruellement, répondit Kerguelen et vous me faites chèrement expier le malheur que j'ai attiré sur vous. Soit, je me résigne, mais je n'accepte pas la liberté que vous me rendez ; un jour vous me jugerez mieux, et fusse-je au bout du monde, tôt ou tard, vous me verrez revenir.

Zaza annonça aux deux amants que l'heure de la visite du médecin approchait, et on ne tarda pas en effet à entendre le bruit des pas de M. Fortin. Céline, le visage inondé, ouvrit ses bras à son ami, et leurs pleurs se confondirent dans ce premier embrassement qui devait être aussi le dernier.

— Allons, sauvez-vous, dit Zaza, en le poussant, et prenez garde de rencontrer Monsieur !

Kerguelen franchit la fenêtre et se retrouva

dans le jardin. La il ne put résister à l'envie de rester un instant derrière la jalousie et d'écouter. La porte de l'appartement s'ouvrit, M. Fortin entra. Voyant les yeux de la malade humides de pleurs, le bon docteur se méprit sur la cause de son émotion et l'attribua au chagrin, à l'effroi que lui inspirait la cruelle opération dont elle était menacée :

— Il ne faut pas vous désoler, chère enfant, lui dit-il, on se fait à tout, et si, comme je le crains, nous sommes réduits à cette dure extrémité, vous serez surprise de la facilité avec laquelle vous vous habituerez à votre nouvel état. Vous m'en voudrez moins de vous avoir rendue moins ingambe, lorsque vous serez convaincue que sans cela ces beaux yeux demain seraient éteints et cette jolie bouche ne me sourirait plus en signe de pardon.

— Je vous crois, mon bon M. Fortin ; mais, dites-moi, est-ce bien difficile de marcher avec une jambe de bois ?

— La moindre des choses, dit le médecin en riant ; j'ai connu un officier qui battait un entrechat avec la sienne.

— Je ne pourrais jamais me résoudre à mettre cela ; j'aime mieux rester couchée toute ma vie... et une béquille encore !...

— Pour commencer ; puis, quand vous serez accoutumée, une canne vous suffira.

— Je serai votre béquille, moi, mamzelle, dit la mulâtresse ; vous savez comme je suis forte.

— Pauvre Zaza ! quel rude métier tu vas entreprendre ; mais je ne te tourmenterai guère ; désormais, je ne sors plus, je ne veux pas aller plus loin que d'ici au morne, d'où l'on voit les navires arriver.

Elle soupira profondément, et le silence régna dans la chambre. Sur ces entrefaites le galop de plusieurs chevaux retentit dans l'avenue des palmistes. Des nègres armés de torches sortirent précipitamment au devant de M. de Prée, qui revenait de St-Pierre ; il était accompagné d'un officier en uniforme de marine ; c'était le chirurgien major du brick, homme d'une adresse et d'une expérience reconnues. Tous deux descendirent de cheval ; Kerguelen vit de loin le praticien entrer dans la galerie, suivi d'un nègre portant les instruments nécessaires à une amputation. Il les examina avec soin, et les disposa sur une table pour les avoir prêts à servir au besoin.

M. de Prée entra, la canne à la main.

dans l'appartement de sa fille, fit deux ou trois tours, sans saluer personne, en faisant sonner ses éperons sur le plancher, puis s'écria d'une voix rude :

— Croiriez-vous, docteur, que ce garnement de lieutenant de l'Amphitrite n'est pas parti avec son bâtiment ? Et vous, Céline, le savez-vous ?

La jeune créole détourna la tête sans répondre.

— Oui, il s'est sauvé comme un poltron, au lieu de se rendre à son poste, et il est resté caché dans la case du malingre de la petite savane ; Guibert vient de mal l'aqbreindre. Mais demain matin, j'irai le dépister, et lui demander de quel droit il reste sur mes terres. Il faudra bien qu'il décampe, ou, morbleu, il se battra avec moi !

— Sainte vierge ! s'écria Zaza en courant à sa maîtresse, ne parlez pas ainsi, monsieur ; voilà mademoiselle qui se trouve mal.

M. Fortin fit revenir à elle la jeune personne, et M. de Prée, toujours alarmé, trop tard du mal que produisait sa violence, s'efforça de le réparer en s'empressant auprès de sa fille. Le chirurgien, entrant à son tour, fit comprendre combien la plus légère émotion aurait des résultats dangereux dans une circonstance aussi grave, et ayant obtenu du vieillard qu'il s'éloignât, les deux hommes de l'art se mirent en devoir d'enlever l'appareil de la blessure et de vérifier l'état où elle se trouvait.

Kerguelen ne pouvait voir dans la chambre, mais il devinait ce qui se passait, et le moment de silence qui suivit, le murmure indistinct des paroles des deux praticiens, l'idée de l'affreuse opération qui allait suivre, tout contribua à jeter un tel désordre dans ses idées, qu'il se sentit incapable de demeurer plus longtemps.

Il s'éloigna le cœur navré de désespoir et s'achemina machinalement vers la mer. Arrivé sur la grève où les lames déferlaient sourdement, il s'assit et demeura dans une douloureuse rêverie. La nature qui l'environnait semblait à l'unisson de ses pensées : à travers l'atmosphère tiède et lourde, la brise jetait par intervalle un faible soupir ; la vague expirait parmi les raisiniers avec un brusque sanglot pareil au râle d'un agonisant ; de loin en loin, la cloche du bourg exhalait un tintement plaintif. Cependant au milieu de ces bruits vagues, passait quelquefois une rumeur lointaine, sourde,

qui attira enfin l'attention de Kerguelen sans qu'il pût d'abord s'en rendre compte. Dominé par une curiosité involontaire, il se leva et monta sur la hauteur pour mieux entendre. Là, le bruit frappa plus nettement son oreille ; il venait dans la direction du Fort-Royal et il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était le bruit du canon.

IV.—L'ILET-A-RAMIERS.

Kerguelen versait des larmes de rage en voyant quelle belle occasion de se distinguer il avait manquée. N'en déplaise aux lectrices de cette histoire, nous devons à la vérité de déclarer que la passion eut le dessous en ce moment, et peu s'en fallut que le jeune officier ne maudit son rendez-vous du Carbot : la gloire et l'ambition sont de terribles réactifs contre le poison de l'amour.

Le lieutenant gagna le rivage où étaient amarrées plusieurs embarcations, sauta dans l'une d'elles et se fit conduire immédiatement à bord de l'Amphitrite. En arrivant le long du navire qui venait à peine de mouiller en rade, il admira d'un œil jaloux les cicatrices de la bataille, profondément empreintes dans les bordages incrustés de boulets ennemis. Les voiles criblées pendaient en haillons, le grément haché, coupé, flottait en désordre. De temps en temps les dalots vomissaient dans la mer des jets d'eau sanglante, du pont que les matelots lavaient avec leurs sauberts. Les canons brûlaient à n'y pouvoir poser la main et leurs gueules fumantes encore donnaient au navire l'aspect d'un coursier en sueur qui vient de fournir une course désespérée ; ses flancs semblaient haleter.

A l'intérieur, le spectacle n'était pas moins imposant : quand Kerguelen s'y fut introduit par un sabord, sans que, au milieu de la confusion, l'attention fût attirée sur lui, il put juger de l'énergie de la lutte qu'avait dû subir la frégate, par les traces qu'elle gardait, et il s'étonna que le navire eût pu y survivre. Plusieurs pièces étaient démontées : les murailles de la batterie et étaient tellement rompues, que le jour y pénétrait en maint endroit. Le pont où les rayures de la mitraille se croisaient en tous sens, ressemblait à un champ labouré ; les éclats de bois gisaient de tous côtés ; enfin dans le mât de misaine seil étaient logés sept boulets, et il était évident que les haubans seuls le

maintenaient encore debout. Le petit nombre de matelots restés sans blessures graves, étaient occupés à transporter les blessés dans le faux pont ; pour cet objet, on avait établi un fauteuil, avec des coussins, sur deux cordes à poulies qui descendaient les malades de la batterie à l'étage inférieur.

Un officier en pantalon de toile tout souillé de sang, les manches de sa chemise retroussées, les bras et le visage noircis par la poudre, veillait avec une attention paternelle, à l'installation de ces malheureux ; Kerguelen reconnut Fontanges, et les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre :

—Tu n'es pas blessé, j'espère ? dit Kerguelen avec inquiétude.

—Presque rien, répondit Fontanges, une égratignure ; un éclat de bois qui m'est entré ici ; et toi ? Que diable es-tu devenu ?... Ma foi, pends-toi, Crillon !...

—Ne m'en parle pas ; je suis désespéré. Et le commandant, comment va-t-il ?

—A merveille.

—Furieux, n'est-ce pas ?

—Pis que cela, il est muet ; il n'a pas soufflé le mot sur ton compte depuis notre départ. Je crains, entre nous, que ton affaire ne soit mauvaise.

—Je suis résigné à tout, reprit Kerguelen ; s'il veut me faire passer devant un conseil de guerre, il ne tient qu'à lui. S'il se borne à me débarquer et à me recommander en France, je file et je me fais corsaire. Sois tranquille, si la chose s'arrange ainsi, d'ici à quelque temps on enendra parler de maître Kerguelen l'écumeur ?

—Bah ! dit Fontanges, le commandant t'aime trop pour te jouer un pareil tour. D'ailleurs, tu lui conteras ce qui t'a empêché de revenir.

—Oui, il me recevra bien ! Imagine-toi que c'est à cause de Céline, et tu sais que M. de Trobriant n'entend rien aux choses du cœur.

Alors le jeune lieutenant raconta à son ami, le plus succinctement possible, la complication fatale des événements qui l'avaient retenu loin de son poste.

—Je conçois, dit Fontanges en réfléchissant, et je gagerais volontiers six mois de solde que le capitaine n'a jamais de sa vie été amoureux, d'autre chose que de son bâtiment ; il vaut donc mieux ne lui rien dire. Ecoute, tu le vois, tout est culbuté ici, nous avons deux offi-

ciers tués, cinq hors de combat, et c'est un miracle que j'aie échappé. Le commandant est dans le coup de feu de son triomphe, ainsi je crois le moment bon pour te présenter à lui ; il vaut mieux brusquer la chose, tandis que tout est encore en l'air, que de lui donner le temps de remonter son grand cheval de bataille, la discipline. Quand le diable y serait, il ne te fera pas fusiller !

— Non, mais il peut me faire casser. Au surplus, qu'il fasse ce qu'il voudra : va m'annoncer à lui, je t'attends ici.

Fontanges se rendit auprès du commandant qui était alors dans la galerie d'arrière et ne tarda pas à venir rejoindre son ami.

— Eh bien ! lui dit Kerguelen avec anxiété.

— Ma foi, tu joues gros jeu, mon cher, lui dit l'enseigne d'un air sérieux. Quand il a su que tu étais là ! Comment, s'est-il écrié, il n'est pas mort ? J'espérais qu'il se serait cassé le cou dans quelque ravin... Il ne voulait pas te voir, mais j'ai insisté si fortement, qu'il a fini par céder. Attends-toi à une bourrasque, mais mieux vaut cela que l'incertitude.

Kerguelen était pâle comme un cadavre ; il eût mieux aimé passer deux fois sous le feu du trois-ponts, que d'avoir à affronter la bordée de la colère de son commandant. Il entra cependant d'un pas ferme et demeura debout, immobile devant son juge. Celui-ci le toisa :

— C'est vous, monsieur, dit M. de Trobriant, et que venez-vous faire ici ?

Kerguelen ne répondit pas.

— Vous venez, sans doute, veiller au nettoyage du bâtiment ? ajouta le commandant d'un ton mordant.

Une rougeur foncée colora subitement le front blême du lieutenant, et il dit d'une voix altérée :

— Punissez-moi, commandant, je l'ai sans doute mérité, mais je vous en conjure, ne m'insultez pas !

— Et ! qu'avez-vous à craindre ? continua M. de Trobriant avec le même dédain ; n'êtes vous pas désormais à l'abri de l'insulte ?

Il se leva et fit quelques tours dans la galerie en silence. Enfin, il s'arrêta devant Kerguelen, les bras croisés sur sa poitrine :

— Eh bien, n'avez-vous rien à me dire ?

— Rien, commandant.

M. de Trobriant reprit sa promenade ; puis, frappant brusquement du pied :

— Mordieu ! dit-il, il faut que ce soit vous !

vous que j'estimais, vous que j'aimais, car je vous ai aimé, monsieur ! Je me plaisais à vous citer comme un modèle à tous nos officiers, je vous prédisais une carrière rapide, brillante ; mes rapports vous étaient tous favorables !... Comme vous m'avez trompé !... Finir par désertier ! car enfin vous avez déserté ! vous avez quitté votre poste, votre pavillon, au moment du péril ! come un.... Mais non, c'est impossible, interrompit le vétéran en s'arrêtant encore devant le jeune homme pétrifié ; on ne devient pas un lâche du jour au lendemain, pourquoi n'étiez-vous pas à votre poste ? répondez !

— Je n'ai pu revenir à temps ; des obstacles plus forts que ma volonté... dit Kerguelen, et sa voix s'éteignit.

— Quelque sottise amoureuse ! s'écria le capitaine, à votre âge, un homme sensé ! la veille d'un combat ! quelle honte !

— Ecoutez, commandant, répondit Kerguelen, châtiez-moi, dénoncez-moi à l'amiral, brisez ma carrière, si vous le voulez, vous en êtes le maître, je me soumettrai sans murmure ; mais, au nom du ciel, épargnez-moi vos reproches, ils me déchirent le cœur ; plutôt que de passer à vos yeux pour un infâme, je vous jure que je me ferai sauter la cervelle en sortant d'ici.

— Et ce serait fort bien fait, monsieur ! dit sèchement M. de Trobriant.

Kerguelen salua et fit un pas vers la porte.

— Où allez-vous, monsieur ! dit le commandant un peu ému de l'air calme et résolu du jeune homme.

— Vous obéir, commandant.

— Ajouter quelque autre sottise à toutes celles que vous avez déjà faites, n'est-ce pas ? Ce n'est point ainsi que je l'entends... Votre faute n'est point de celles qui admettent une excuse ; mais puisqu'il vous reste assez de cœur pour vous en punir vous-même, faites-le du moins d'une manière honorable. Dans quinze jours la frégate sera, j'espère, en état de reprendre la mer, et nous irons en force demander notre revanche aux Anglais ; nous nous battons, monsieur, et vous aurez là, si vous voulez, une belle occasion... Du moins vous pourrez, de la sorte, mieux servir votre pays que vous ne l'avez fait durant votre vie.

— Je comprends, commandant ; ainsi, vous me gardez ?

— Oui, répliqua brusquement le marin en lui

tournant le dos, à condition que vous vous ferez tuer !

—Je vous le promets.

Kerguelen se retira et rencontra Fontanges à qui il fit part de la conversation qu'il venait d'avoir.

—C'est à merveille ! le vieux requin a plus de cœur qu'il n'en veut montrer, et quoi qu'il dise, il serait désolé qu'un boulet t'emportât ; je vais le travailler un peu à mon tour.

Fontanges vint retrouver son ami quelque temps après et lui annonça que M. de Trobriant l'autorisait tacitement à continuer ses fonctions de premier lieutenant, à la condition cependant qu'aucune relation n'existerait entre eux et que les ordres du commandant seraient transmis par écrit au lieutenant. Le jeune enseigne ajouta que ne voulant pas que la réputation de Kerguelen souffrit aucune atteinte, ce qui serait incompatible avec ses fonctions, M. de Trobriant consentait à ne point démentir le bruit qu'une mission secrète et importante avait seule retenu Kerguelen à terre, la veille du départ de l'Amphitrite.

Kerguelen sentit des pleurs de reconnaissance humecter ses yeux à cette preuve de générosité de son chef. Personne n'ignore combien les lois de la discipline navale sont sévères dans un cas semblable et ce fut peut-être leur extrême rigueur qui sauva le lieutenant du châtement qu'un fatal hasard avait attiré sur sa tête.

—On croira ce qu'on voudra, ajouta Fontanges, mais en attendant, cela fera taire les caquets, et d'ici à quelque temps, lorsque tu auras eu l'occasion de te réhabiliter, l'impression fâcheuse produite par cette diabolique absence s'effacera. Les événements se pressent tellement aujourd'hui, et les hommes meurent si vite, que dans un an ou deux, il n'y aura peut-être pas trois personnes qui garderont le souvenir de cet incident.

—Mais moi, je ne l'oublierai jamais ! répondit Kerguelen, en serrant fortement la main de son ami.

Une embarcation richement pavoisée s'arrêtait en ce moment le long du bord. D'éclatants uniformes s'y fesaient remarquer : c'étaient l'amiral Villatet-Joyeuse et le général de division d'Houdetot, commandait les forces de terre. Ils venaient rendre une visite de congratulation au vaillant et habile capitaine qui avait si héroïquement défendu l'honneur du pavillon français. Le pont du navire fut bientôt

couvert d'habits brodés et de sabres trainants.

L'amiral embrassa avec effusion M. de Trobriant ; celui-ci s'était empressé de revêtir son uniforme poudreux. Son front cuivré par la chaleur, sa prunelle enflammée gardaient encore l'impression de cette chaude journée. Le fifre et les tambours appelèrent sur le pont les matelots en état de marcher, pour être passés en revue par l'amiral. Ce fut un aspect saisissant que celui de ces braves gens, presque tous atteints, se hâtant de s'aligner aussi vite que le permettait la gravité de leurs blessures. Les uns, le bras en écharpe ou la tête entortillée de linges, d'autres se traînant appuyés aux bastingages ou supportés par leurs compagnons plus robustes, tous revêtus des armes noircies dont ils avaient fait un si brave usage. De petits mousses, les membres entamés par quelque large plaie, brandissaient d'énormes sabres avec un air belliqueux, et ça et là une grosse joyuseté échappée à cette esprit français qui rit avec un pied dans la fosse, venait dérider ces visages pâlis par la souffrance, mais brillants de l'orgueil du triomphe.

Ce fut avec un mélange de satisfaction et de vif attendrissement que l'amiral parcourut leurs rangs héroïques décimés par le canon. Arrivé à l'arrière, il remarqua que le timonier placé à la roue du gouvernail chancelait et semblait près de défaillir ; il s'avança vers lui et l'encourageant par quelques paroles bienveillantes, l'exhorta à descendre à l'entrepont pour s'y faire donner des soins.

—C'est pas la peine, allez, mon amiral, lui répondit d'une voix entrecoupée le timonier ; il n'y a pas d'onguent pour ma blessure et je sens que mon loch est filé ! Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas durer encore un peu de temps pour que vous me donniez la croix, car je pense que je l'ai bien gagnée. Mais c'est fini, je sens que je m'en vas ; adieu, mon amiral, adieu, mon commandant, n'oubliez pas ma femme et mon pauvre petit qui sont à Brest !... C'est égal, nous avons joliment roulé l'anglais ! Vive l'empereur !...

Les genoux du brave homme fléchirent ; il se pencha sur la roue du gouvernail et glissa jusqu'à terre, où il demeura raide mort aux pieds de l'amiral. Celui-ci détacha sa croix, et, accomplissant le dernier vœu de l'intrepide matelot, la lui attacha sur la poitrine. Mais le dernier cri de l'agonisant exhalé avec son âme avait entraîné par un magnétique élan tous les

témoins de cette scène ; équipage et officiers lancèrent tous ensemble leurs chapeaux vers le ciel et firent retentir les airs de cette clameur formidable qui alors ébranlait l'Europe entière au nom d'un seul homme. Le bruit avait cessé que des voix souterraines parties des entrailles du navire prolongeaient encore sourdement le cri magique : c'étaient les blessés et les mourants qui, eux aussi, sur leur couche sanglante, répétaient : Vive l'empereur !

V. — LE DIAMANT.

Au sud de l'île de la Martinique, à l'extrémité occidentale d'un promontoire escarpé que ses lignes hardies, son arête vive font reconnaître, au premier coup d'œil, comme une projection volcanique, on découvre à un millier de brasses de la terre un énorme écueil à pic, s'élevant isolé du milieu des flots. Ce rocher, le premier objet qui, par sa singularité, frappe le voyageur arrivant d'Europe dans le canal de Sainte-Lucie, c'est le Diamant, célèbre à plus d'un titre par son aspect pittoresque et par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Ce colossal bloc de lave, de près de neuf cent pieds de hauteur, de forme quadrangulaire et dont les parois sont tellement verticales que des vaisseaux de quatre-vingts ont mouillé à le toucher sans trouver de fond à six cents brasses, représente à la pensée la pointe d'un obélisque immense prenant sa racine sous l'Océan, à une profondeur triple de son élévation.

La puissance prodigieuse qui a soulevé du sein de la mer, Stromboli, Santorin et les rocs basaltiques de Staffa, peut seule expliquer l'érection de ce monolithe solitaire, sur lequel les flots exercent vainement leur érosion incessante. Aussi, la lave compacte, fine, indestructible, qui constitue le Diamant, est-elle depuis longtemps l'objet de l'étude et de l'admiration des minéralogistes. On ignore si le nom que porte ce roc lui a été donné à cause de la forme prismatique de ses faces aplanies, ou bien s'il provient de la multiplicité de cristaux de quartz chatoyants à la surface de quelques-unes de ses cavités, et qui l'ont fait appeler primitivement l'Îlet-aux-Diamants. La mer turbulente se soulève éternellement autour de ses flancs surplombés, et l'action de l'atmosphère a blanchi sa cime caduque. On y remarque de loin de larges taches noires : ce sont des cavernes où se réfugient les innombrables pha-

langes de fous et de frégates qui tourbillonnent sans cesse autour de cette ruhe sombre. C'est avec une admiration mêlée d'une terreur mystérieuse que le navigateur contemple à l'horizon ce récif menaçant, pareil aux ouvrages avancés qui défendent les abords d'une forteresse. En effet, il semble que la Martinique, citadelle formidable dont les pitons s'élèvent comme des tours, les mornes comme des courtines et des bastions, pour compléter l'analogie, se trouve gardée, au nord par la Perle, à l'est par la Caravelle, au sud et à l'ouest par le Diamant : trois géants en sentinelle autour d'une bastille de quinze cents mètres.

Il faut qu'une pensée semblable ait frappé l'amiral Samuel Hood, lorsque durant l'oisiveté d'une longue croisière et d'un blocus infructueux, il conçut le projet de transformer ce roc aride en un nouveau Gibraltar. Le commandant anglais en fit lui-même la reconnaissance, ordonna et surveilla les travaux qui devaient assurer la réussite de l'entreprise, et en janvier 1804, le Diamant devint tout à coup un point fortifié des Antilles et fut porté sur la liste des bâtiments de guerre de la marine britannique.

Une anfractuosité ouverte au niveau de la mer, au N.-O. du rocher, devint abordable par des échelles aboutissant à une cale en bois servant d'embarcadère. On pratiqua un sentier sur une corniche étroite qui contourne l'escarpement vers le nord et qui conduit à d'autres cavernes spacieuses où l'on établit des logements et des magasins pour la garnison. La plus grande de ces cavernes, située à une quarantaine de pieds, perpendiculairement au dessus de la mer, communiquait avec celles qui lui sont latérales par des sentiers dont on ferma le passage par des retranchements, et fut choisie pour l'établissement militaire. On y établit une batterie circulaire armée de pièces de 24, et l'on forma au fond une sorte de réduit qui occupait le haut d'un talus rapide provenant des excavations qu'on obtint au moyen de mines.

C'est dans cette vaste cavité que vient aboutir le seul chemin par lequel on puisse monter au sommet du rocher. Une seconde cavité qu'on trouve à la moitié de la hauteur, fut défendue par un obusier qui enfilait ce chemin rendu déjà extrêmement périlleux par les obstacles naturels qu'on y rencontrait. Pour en diminuer les difficultés, les matelots anglais y avaient fixé plusieurs cordes qui les aidaient à

se soutenir et à se protéger contre le vertige, tandis qu'ils grimpaient au plateau supérieur où l'on avait établi deux pièces de 18 et une vigie pour entretenir des signaux de jour et de nuit avec l'escadre anglaise, soit qu'elle fût sous voile dans le canal ou au mouillage du gros îlet de Sainte-Lucie.

La possession de ce point, par les Anglais, peu importante comme poste militaire, était cependant fort nuisible aux mouvements des Français, en ce que rien de ce qui se passait dans le canal ne pouvait échapper à la surveillance des vigies. Ce fut ainsi que la présence de l'*Amphitrite* revenant de sa croisière par le sud de l'île, fut signalée à la division anglaise à l'ancre dans la baie Sainte-Lucie, et qu'un vaisseau et une corvette mirent à la voile sur-le-champ pour lui barrer le chemin et l'attaquer au cap Salomon. Le danger auquel l'habileté seule de son commandant avait pu dérober ce beau navire, fit sentir plus vivement que jamais l'imprudence de laisser le *Diamant* aux mains des ennemis, et l'amiral Villaret résolut de l'enlever à quelque prix que ce fût.

Le soir de cette glorieuse journée où la frégate française échappa si vaillamment aux serres des éperviers britanniques, l'amiral se rendit sur la Savane, promenade ordinaire des habitants du Fort-Royal, entouré d'une nombreuse escorte de brillants officiers de terre et de mer. Après le splendide repas auquel furent invités le commandant de Trobriant et son état-major, les convives se réunirent sous les tamarins, au bord de l'Océan, pour y aspirer l'enivrante fraîcheur de la brise et surtout pour y contempler l'élite des dames créoles qui s'y pressaient en foule, curieuses de voir de près les héros du combat de la matinée. Certes, jamais tournoi chevaleresque n'avait eu de plus enthousiastes spectateurs. Aguerries contre le bruit du canon, les dames du Fort-Royal, rassemblées aux balcons, sur le rivage, avaient suivi, avec la vivacité d'émotion particulière à leur race, toutes les péripéties du drame sanglant déroulé sous leurs yeux. Aussi les plus caressantes œillades, les murmures les plus flatteurs dédommagèrent-ils les combattants de leurs périls passés. C'était à qui, des noms les plus vénérables, des femmes les plus séduisantes, se ferait présenter quelque officier de l'*Amphitrite*; il y'en eut pour tout le monde, jusqu'au plus petit aspirant.

Le commandant de Trobriant causait avec

l'amiral, fort distrait, malgré sa gravité, par tout ce qu'il voyait, et répondant de travers à chaque œil noir qui se dirigeait sur lui. Fontanges donnait le bras à Kerguelen; il suivait d'un œil ébloui les ravissantes apparitions aux blanches épaules, à peine vêtues, suivant la mode de l'empire, de légères robes de mousseline, qui tantôt se glissaient sous l'ombre grêle des tamarins tantôt se montraient baignées des fraîches clartés de la lune; le jeune enseigne s'arrêtait, se récriait et se croyait transporté dans l'île des fées.

Son compagnon, péniblement froissé par ce triomphe dont il ne pouvait prendre sa part, marchait morne et le front soucieux. Cependant Kerguelen ne put se dispenser d'aborder quelques dames qu'il avait connues à son premier voyage, et qui lui firent le plus gracieux accueil; mais les compliments dont elles l'accablèrent, achevèrent de lui percer le cœur; il se hâta de présenter Fontanges, comme le héros de la journée, au groupe qui s'était formé autour d'eux, et prétextant un devoir impérieux, il se déroba à la cruelle ironie de cette ovation iméritée.

Kerguelen prit un canot du rivage et se rendit à bord de la frégate, dont le calme austère était plus conforme à la tristesse de son cœur. Le pont était lavé, les manœuvres en ordre; le marteau des calfats et des charpentiers retentissait sur les platsbords, sur les passavants; les voiliers étaient courbés sur leur besogne; toute trace sanglante avait disparu, car les canots avaient secrètement porté à terre, dans la soirée, les cadavres de ceux qui avaient succombé. Par intervalles, quelques plaintes sourdes s'élevaient de l'entrepont où gisaient les blessés; quand elles cessaient, on entendait le murmure éloigné du tambourin des nègres, célebrant sur le rivage une danse nocturne en l'honneur des vainqueurs, les trilles joyeux du flageolet de quelques matelots fraternisant philanthropiquement avec les nymphes du quartier du Petit-Bésil, le verre de tafia à la main.

A terre, tout était gaieté et mouvement; de la lisse du couronnement d'arrière où il était appuyé, Kerguelen voyait courir, se croiser les torches de résine flambantes que portaient les nègres devant les groupes de dames se rendant en toilette au bal. Une grande maison construite en briques, située sur le rivage, à la Pointe-Simon, rayonnait par douze fenêtres illuminées. Il faut avoir assisté à ces fêtes

improvisées, pour s'imaginer ce qu'en quelques heures de temps on peut réunir aux colonies, de femmes charmantes, élégamment vêtues, animées et opiniâtres au plaisir, dans de vastes salles où abonde tout ce qui peut ravir les sens. Il faut avoir vécu de la vie des créoles pour connaître ce qu'il y a d'invinciblement entraînant dans la confiante intimité si promptement établie avec cette race aimante et hospitalière ; ce qu'il y a de fascination dans les allures généreuses, les mœurs fraternelles de ses hommes, dans les grâces naturelles et l'inépuisable bonté de ses femmes. Aussi quand Fontanges revint à bord avec l'état-major de la frégate, il était tellement enivré de sa soirée que, s'emparant du lieutenant, il ne tarit pas durant une heure. Son enthousiasme pour l'accueil qu'il avait reçu au sein d'une population qui a toujours électriquement sympathisé avec toutes les œuvres de courage et de générosité, était porté à un tel point, que le jeune homme ne remarqua pas d'abord combien l'âme de son ami se serrait douloureusement en l'écoutant :

— Pardon, dit-il enfin, mon pauvre Pierre, je vois que je te fais souffrir avec mes folies ; va je comprends bien maintenant la fascination que tu as éprouvée. Si telle est la foule, bon Dieu ! que doit donc être la reine de beauté dans cette île enchantée ? Je dois te dire que, de l'aveu général, ta Céline a été proclamée la plus belle et la plus aimée ; tout le monde déplorait son malheur.

— A-t-on des nouvelles de Saint-Pierre.

— Un habitant arrivé dans la journée, a apporté la nouvelle que la pauvre demoiselle avait été opérée la nuit dernière. Quoique la chose ait été tenue secrète, il avait su cela par un des officiers du brick dont le chirurgien a été appelé par M. de Pree.

— Et sait-on comment elle a supporté... l'amputation ?

Sa voix étranglée put à peine prononcer le mot fatal.

— Bien, je suppose reprit Fontanges ; il n'a été question d'aucun accident. Mais laissons là ce douloureux sujet. Il s'agit maintenant d'autre chose : le capitaine s'est longtemps entretenu avec l'amiral, et d'après le peu que j'ai pu saisir de leurs paroles, il est, je crois, question d'une expédition dangereuse, difficile, dont tu auras commandement. Tu vois que le commandant ne t'oublie pas.

— Que toutes les bénédictions du ciel se ra-

semblent sur sa tête ! s'écria Kerguelen, le brave et généreux homme ! Une expédition, du danger, de l'honneur ! me voilà sauvé !...

— Eh bien ! ne m'oublie pas à ton tour, fais en sorte que je t'accompagne ; j'aime les surprises ; les affaires de ce genre ont quelque chose d'aventureux qui me plaît infiniment.

Un coup de sifflet interrompit l'entretien des deux amis, et le maître de quart avertit que la yole du commandant approchait. A peine dans la galerie, M. de Trobriant manda près de lui les deux officiers :

— Asseyez-vous, messieurs, leur dit-il, il s'agit d'affaire sérieuse ; le sort vous favorise, monsieur Kerguelen, en vous offrant aujourd'hui même une occasion de réparer la grave infraction que vous avez commise. Ne me remerciez pas, continua le commandant en voyant le lieutenant s'incliner, c'est l'amiral qui vous a désigné lui-même. Je me suis borné à me taire, en considération de votre passé jusqu'ici irréprochable. Je vous jugerai sur cette épreuve. Voici le fait : l'amiral veut à tout prix enlever le poste du Diamant ; on ne peut arriver à ce but que par une surprise ; car, vous le savez, le poste est imprenable de vive force. Vous partirez donc la nuit prochaine, après le coucher de la lune, avec deux embarcations armées en guerre. Vous passerez la journée à l'anse située au revers de la pointe du Diamant. Là, vous serez rejoint par un aide de camp du général en chef suivi d'une compagnie de soldats, pour vous appuyer au besoin ; il vous remettra les instructions de l'amiral, et je me fie à votre prudence pour les suivre ou les modifier, selon que les circonstances l'exigeront. Avez-vous quelques objections à me faire ?

— Aucune, commandant, je vous remercie de toute mon âme de votre confiance, et vous pouvez compter que je m'en rendrai digne.

— Et la seconde embarcation, capitaine, qui la commandera ? s'écria Fontanges avec inquiétude.

— Il faut bien que ce soit vous, mon garçon, répondit le commandant en souriant. Il m'en coûte certainement beaucoup d'exposer ainsi mes meilleurs officiers ; mais il n'y a pas à marchander, messieurs ; il n'y a que nous dans ce pays pour soutenir l'honneur de la marine française, et il faut le faire dignement, au risque d'y laisser nos os.

Les deux officiers se levèrent pour prendre congé du capitaine.

— Choisissez vous-même vos canotiers, lieutenant : faites visiter le canot-major par le calfat ; la chaleur en a peut-être relâché les coutures, et je crois qu'il a été un peu écorné par le combat de ce matin. La flotte anglaise est rentrée à Sainte-Lucie, ainsi il n'est pas probable que vous couriez le risque d'un engagement. Je n'ai pas besoin de vous recommander de toujours marcher à l'aviron, et de serrer la côte autant que possible. Surtout, soyez muets : on dit que nous ne manquons pas d'espions ici. Bonsoir, messieurs.

Les jeunes gens remontèrent sur le pont où ils se promènèrent encore une heure, discutant à voix basse avec animation. Kerguelen était complètement transformé ; son accablement s'était dissipé et il avait recouvré en un instant la vigueur et la lucidité d'esprit qui le distinguaient éminemment. Fontanges, harrassé de fatigue, ne tarda pas à quitter son ami, et celui-ci resta sur la dunette, livré à ses réflexions ; le cœur tantôt serré par un amer souvenir, tantôt bondissant à la pensée d'une lutte active, glorieuse. Sous ses yeux distraits s'étendait la nappe aplaniée des eaux de la baie, et tout près, à sa gauche, se dressaient les murs noirs et calcinés du Fort-de-France, dont la lame ébréchait la base ; quelques touffes de pariétaires ou les mouches à feu scintillaient comme des fleurs lumineuses, pendaient aux interstices des dalles et frissonnaient au souffle du vent ; par moments, entre les palissades des casemates, on voyait jaillir un éclair de la baïonnette d'une sentinelle. Puis, au loin, derrière le massif sombre de la forteresse, le Lamentin et les Trois-Islets noyaient, dans un azur pâle et brumeux, les vagues contours de leurs plages marécageuses ; devant lui, au-dessus de la vie endormie sous son dôme de cocotiers frémissants, le gigantesque amphithéâtre des montagnes centrales de l'île s'échelonnait par degrés jusqu'aux cimes des pitons du Carbet engouffrées dans une mer de vapeurs.

Le calme de cette grande nature pénétra graduellement dans l'âme du lieutenant, il pensa que la mort serait belle sur un pareil théâtre, et sentant combien était précieuse l'occasion qui lui était offerte de se réhabiliter, il jura à lui-même d'accomplir dignement son entreprise, dût-il en payer le succès de sa vie.

La journée du lendemain se passa en préparatifs qu'on rendit aussi secrets que possible.

Quand la nuit fut tombée, les embarcations se détachèrent silencieusement de la frégate, et la lune sombrait à l'horizon dans une mer unie, lorsque les deux canots atteignirent la pointe méridionale qui ferme la baie. Ils doublèrent le cap Solomon en serrant le rivage et décrivirent jusqu'aux rentrants sinueux des petites anses dont cette portion de l'île est hachée. Le vent de nord-ouest avait assombri le ciel de nuages épais ; les teintes brunes de la roche des falaises se confondaient avec celle des embarcations, et le murmure continu du ressac couvrait le bruit mesuré des avirons, déjà étouffé par le soin qu'on avait pris de garnir les dames. Un des canots portait vingt-quatre rameurs aux ceintures chargées de coutelas et de pistolets ; le second en avait seize. En outre au fond de chacun d'eux bruissait à chaque élan un faisceau de piques et de fusils. A l'avant du premier canot, une caronade allongeait sa gueule menaçante ; à l'arrière était assis Kerguelen enveloppé dans son manteau, derrière lui Guaric tenait le gouvernail. A six brasses de distance le canot commandé par Fontanges, qu'armaient quatre pierriers, naviguait exactement dans les eaux du premier.

Comme ils passaient devant les anses d'Arlet, l'atmosphère commença à être obscurcie par une brume que causait l'évaporation des eaux de mer, saisies, après l'ardeur de la journée, par un vent froid. Quelquefois cette brume momentanée devient si épaisse qu'une île entière demeure complètement invisible à distance, aux yeux des navigateurs, jusqu'à ce que les premiers feux du jour viennent dissiper ce voile. C'est alors un spectacle d'une rare magnificence que cette apparition magique d'une terre parée des plus brillantes couleurs, se révélant soudainement avec ses bois, ses montagnes, ses cultures variées, dès qu'un rayon de l'astre vivifiant déchire et épargille en lambeaux floconneux, le rideau blafard qui l'englobe comme une cloche de plomb.

La marche des embarcations fut conduite avec tant de mystère qu'elles atteignirent la petite baie du Diamant sans que rien n'annonçât qu'on les eût aperçues. Les deux officiers cachèrent les canots au fond de l'anse, parmi les massifs épais de palétuviers qui croissent abondamment sur les alluvions du rivage, et après avoir recommandé le plus grand silence aux matelots, ils sautèrent à terre et gravirent le

flanc du promontoire escarpé qu'on nomme la pointe du Diamant, afin de diriger du sommet, une reconnaissance sur le point qu'ils devaient attaquer. Cette tâche n'était pas aisée, et les deux jeunes gens eurent à lutter contre les nombreux obstacles de cette région abrupte et sauvage. Pourtant ils trouvèrent une trace de nègres qui les conduisit par de nombreux et pénibles détours à travers les halliers jusqu'à l'extrémité du cap. Les officiers évitèrent avec soin de se montrer à la crête du morne où ils auraient été infailliblement aperçus par les vigies du poste anglais, et furent assez heureux pour trouver, au bout du promontoire, un petit fourré de goyaviers sous lequel ils purent se reposer des fatigues de la route et s'abriter des rayons du soleil déjà élevé au dessus de l'horizon.

Du lieu où ils étaient cachés, les deux marins, en écartant quelques branches, découvraient parfaitement la cime du rocher du Diamant. A l'aide de leurs lunettes, ils purent compter la quantité de canons qui armaient le poste, leur position, le nombre d'hommes constituant la garnison et le plus ou moins de discipline et de vigilance qui y régnaient.

➔ Nous commençons aujourd'hui, dans la partie musicale de notre feuille, la publication d'un set de valse par STRAUSS, intitulé : "LES ROSES." Nous sommes forcés de ne donner que quatre pages aujourd'hui ; mais nous publierons huit pages Jeudi prochain.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encroûture des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Urulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

- | | | |
|-------|---------------------------|----------------------------------|
| M. M. | G. N. Gosselin, | Au Bureau de l'Aurore, Montréal. |
| | J. Bte. Saint-Denis, | Saint-Hyacinthe. |
| | Louis Berlinguet, | Boucherville. |
| | H. Garneau, | Rivière du Loup (en haut). |
| | Antoine Bureau, | Trois-Rivières. |
| | Louis Balté, | Deschambault. |
| | Wolfred Launière, | Saint-Michel. |
| | George Tanguay, | Saint-Gervais. |
| | George Couillard, E. D. | Saint-Thomas. |
| | T. Chapais, N. P. | Rivière-Ouelle. |
| | Horace Pinet, N. P. | Kamouraska. |
| | Cléophe Cimon, N. P. | Malbaie. |
| | Arthur Chamberland, N. P. | Rivière du Loup (en bas). |
| | J. B. Beaulieu, N. P. | Kakouna. |

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU, Bureau du Ménestrel.